



La revue du haïku



N° 18 – Octobre 2010

Association pour la promotion du haïku

www.100pour100haiku.fr



SOMMAIRE

Note éditoriale 2

Haïbun :

Giverny – un coin de paradis	Virginia Popescu	3
Les Refuges d’art d’Andy Goldsworthy	Germain Relhinger	7
Le poteau des écouteurs	Claire Gardien	12
Une terre de ciel	Olivier Walter	16

Haïku 25

Instants choisis 33

Senryû 35

Instants choisis 40

Un petit tour chez les Anciens 43

Ploc; la revue du haïku
Numéro réalisé par Olivier Walter

Encres de Delphine Charlotte
Bédé de Jessica Tremblay

Note éditoriale

La nature, comme on le sait, a inspiré et émerveillé un grand nombre de haïjin japonais des siècles passés et continue à passionner de nombreux contemporains. Cette tendance concerne aussi les haïjin d'autres latitudes.

Dans ce numéro de revue portant sur ce thème, je m'aperçois que les haïjin francophones ont leur mot à dire. Et c'est peut-être plus que cela : la plupart des textes montre un assez large prisme d'émotions. Non l'émotion à fleur de peau et superficielle qui se nourrit d'arrière-plans convenus, mais une qualité de sentiments qui tient lieu d'une vérité profonde.

L'Homme qui se raconte au travers de la nature dévoile une attitude intérieure où l'intime se révèle. Ce n'est plus la personne qui se décline à tous les modes mais la simplicité de la nature qui transparaît d'elle-même. Une seule trame lie ensemble plusieurs tissus : la nature et l'Homme. Une seule fibre les unit : l'être.

Un certain effacement naturel et une humilité consentie ouvre sur un espace de contemplation. On assiste alors à une consubstantialité entre le caillou, l'arbre, l'oiseau et le cœur de l'Homme. Parfois, les accents penchent vers l'ironie douce, une distance circonspecte, une inquiétude teintée de trouble vénération ou un respect quasi religieux, une réelle célébration, une participation mystique...

Une chose est certaine : la nature suscite un tressaillement dans le tréfonds du ventre ou de la poitrine. Et le haïjin qui y pose son attention voit s'animer en lui des rythmes puissants et doux. Il sent naître une appartenace à plus vaste que lui, et assigne au mot la majuscule qui lui revient : Nature.

Giverny – un coin de paradis

La voiture roule vite le long du chemin qui conduit vers le village de Giverny.

Mon cœur sursaute déjà à l'idée de voir en réalité les célèbres jardins et la maison du peintre Claude Monet.

À l'entrée de la propriété, on fait la queue parmi la foule de visiteurs. On réussit enfin à se procurer le billet et à franchir le seuil, foulant la terre promise.

Une cascade florale d'une richesse inouïe m'accueille dès l'abord. C'est une mer de fleurs de toutes espèces, cultivées dans une harmonie qui enchante le regard, l'odorat et l'esprit. Les guirlandes de roses montent gracieusement formant des arcades savamment implantées dans le sol fécond de ce jardin paradisiaque. Cependant, il ne s'agit pas d'un jardin à la française, aux parterres disposés symétriquement. Les fleurs de ce jardin sont disposées en fonction de leurs couleurs, dans un apparent désordre qui les laisse libres de pousser sans aucune contrainte sous la lumière d'un soleil généreux.

Rosiers grimpants –
le regard ravi
monte vers le ciel

La maison rose aux volets verts est couverte d'une végétation luxuriante: vigne vierge, glycines, roses de toutes sortes, de toutes les couleurs.

Méridienne –
nid de fraîcheur
caché par la verdure

Un sentiment de piété s'empare de moi en entrant à l'intérieur de ce sanctuaire, surgi comme par miracle parmi les jardins.

La maison est un modèle de confort, de bon goût, d'élégance et de raffinement.

Chaque meuble, chaque objet garde encore l'empreinte du grand peintre.

De blanches dentelles couvrent les lits somptueux des chambres à coucher, une impressionnante batterie de cuivres, parfaitement astiqués, s'accorde avec le carrelage rouge brillant et les motifs bleu cobalt dans la cuisine.

Deux argentiers cachois exposent des faïences bleues de Rouen, de Delft, de Chine, du Japon et de Rotterdam.

Âme de l'artiste –
reflets de lumière
irisations infinies

Mais ce qui m'impressionne, c'est la riche collection d'estampes japonaises couvrant les murs.

Représentation de l'éphémère, de l'instant qui passe, « Monde flottant » (Uky Yo), me transporte soudain dans ce pays du Soleil Levant qui semble avoir éclairé les toiles de Monet. C'est justement cette sensation visuelle fulgurante de l'instant que le peintre impressionniste a surprise dans ses tableaux .

Je me perds dans la contemplation d'une estampe représentant une mer tempétueuse.

Tumulte des vagues –
l'écume éparpillée
remplit une barque vide

À travers les fenêtres larges ouvertes, le paysage des jardins s'étale au loin dans une féerie sans égal.

Le regard glisse sur une autre mer, une mer de couleurs, aux vagues richement nuancées. On a le sentiment qu'un magicien à l'aide d'une baguette magique a fait sortir toutes ces merveilles d'un tableau.

Après avoir quitté la maison aux volets verts, je m'arrête soudain devant

un ail ornemental géant, de couleur mauve, qui se dresse parmi les fleurs
tel un arbre étrange.

Puis, je parcours une allée fleurie pour atteindre le Ru, affluent de l'Epte,
rivière dont le cours me guidera jusque vers l'étang aux nymphéas.

L'accès au jardin d'eau se fait par un souterrain qui passe sous la route.

Quiétude d'été –
susurrement des eaux
aux pieds des bambous

L'épaisse forêt de bambous se dresse majestueusement, projetant ses
ombres sur les eaux vertes de la rivière.

Ses paresseux méandres glissent dans la fraîcheur et la richesse d'un
paysage mirifique.

Je fais une courte halte avant d'accéder à l'étang.

Assise sur un banc, j'admire un arbre si haut qu'il donne l'impression
d'embrasser le ciel de ses larges branches. Ravie par le concert des
oiseaux, je me rappelle les propos de Monet concernant sa peinture:

«Je peins tout comme un oiseau qui chante».

Arbre majestueux -
concert des merles
repos pour l'âme et l'esprit

L'étang se trouve encore caché à mes yeux, par un épais rideau de
roseaux, de saules pleureurs et diverses touffes de verdure.

Je dois suivre une allée bondée de touristes car l'étang à nénuphars est la
grande attraction de ce long périple.

Enfin, le voilà! Il me semble vivre un rêve merveilleux.

Sur l'eau, des dizaines de nymphéas roses, blancs et jaunes flottent tels
de petits lampions enchantés. Le jardin d'eau asymétrique et tout en
courbes fait écho aux jardins japonais, d'après les estampes que
connaissait bien Monet et dont il était un fervent collectionneur.

Je découvre le fameux pont japonais, recouvert d'une profusion de
verdure et de fleurs. Le bassin et la végétation qui l'entoure, forment un
monde clos, indépendant de la nature environnante.

Un peu plus loin, sous les saules pleureurs, deux barques solitaires, les «Norvégiennes », semblent attendre dans le silence les jardiniers chargés de l'entretien.

Insensiblement le soleil s'évanouit, jetant ses derniers rayons au-dessus de l'étang.

Les deux barques plates se perdent dans la brume du soir.

Crépuscule d'été -
la pleine lune allume
étoiles de nénuphars

La voiture roule sur le chemin du retour. Une douce torpeur s'empare de moi. Mes yeux heureux d'avoir vu tant de merveilles se ferment doucement pour garder pieusement toutes ces richesses sous mes paupières.

Nuit sereine -
scintillement d'étoiles
doux repos de l'âme

Virginia Popescu

Les Refuges d'art d'Andy Goldsworthy.

Andy Goldsworthy est un des artistes majeurs du land art. Autour de Digne, dans les Alpes de Haute Provence, dans un décor de rivières sèches, de montagnes colorées, il a installé un parcours d'œuvres intitulé « Les Refuges d'art ».

Chapelle Sainte Madeleine.

La chapelle reconstruite n'a pas de porte : elle est ouverte à tous, au soleil et aux intempéries. Il n'y a pas à faire l'effort de clencher pour entrer dans un lieu réservé.

Andy Goldsworthy y a installé une cavité, symbole de l'œuf originel de la création, bien avant la croix, absente. Et c'est mieux ainsi. Un homme tient debout dans ce sarcophage ; une marche invite à passer la mandorle ou la vulve. Trop utérin pour un homme sans mère. Dans le toit, des tuiles de verre laissent passer la lumière ; on peut penser à un vitrail monochrome mais là encore l'éclairage n'est pas religieux mais d'une spiritualité première.

Sur son éperon rocheux, la chapelle domine la vallée et le village de Thoard : le décor est magnifique mais pour l'artiste tout se passe à l'intérieur.

*Chaleur blanche
Obnubile le corps
Un cocon secret.*

Eglise de la Forest.

Nous y arrivâmes émerveillés par la descente en forêt où les bergeries en ruine laissent filtrer la lumière par les fenêtres, émerveillés par les

histoires de papillons pondant leurs œufs au hasard. Puis l'église au bout de la montée.

Le thème de l'œuf naissance et mort est repris. Mais cette fois la pièce est dans le noir et la cavité mystérieuse est un puits de lumière. On avance à tâtons avant que l'œil ne s'adapte ; on est pris par le recueillement. Cette fois la cavité maternelle s'offre à moi. Au-dessus, sur le verre, quelques feuilles sèches et un chêne ; le vent joue avec le soleil et l'intensité lumineuse ne cesse de varier. On pense à une église romane, où la lumière vient de Dieu, pour le croyant. On voudrait entendre la psalmodie d'un chant diphonique mais le silence suffit pour entrer dans son propre puits de lumière.

Dans la partie refuge, table, bancs et literie permettent de s'installer sobrement. Dehors quelques croix anonymes, en pierre ou en fer, éparpillées dans la végétation et un foyer. Est-il là pour réchauffer le souvenir des anciens habitants du village ?

*Papillon demi deuil
Deuil blanc de l'Orient
Deuil noir de l'Occident.*

Sentinelle d'Authon.

Dans la longue montée, je me dis qu'elle se mérite. Elle est dans un virage en épingle à cheveux ; on a l'impression de repartir d'où l'on vient. Cette fois l'œuf est plein, réponse positive aux cavités négatives. Sa coiffe fut la plus longue à être construite ; elle concentre l'énergie. Les pierres sèches imbriquées brillent au soleil déclinant. L'art au bord de la route, à portée de regard de l'automobiliste. La route serpente dans la vallée, gardée par sa sentinelle de pierre.

Puis les marnes noires - les ribones - désertiques avec peu de végétation. La nature y a dessiné des strates de différentes couleurs, de curieux reliefs : elle égale l'artiste. J'y aurais bien vu la sentinelle, dans un jeu de miroir avec ce paysage à la Soulages mais le sol est trop instable.

*Roches plissées
Montagnes en marche
Failles du doute.*

Sentinelle de la clue de Barles.

Elle est à l'entrée de la clue, posée dans un recoin déjà utilisé par les ouvriers ayant construit cette route qui se faufile le long du serpent Bès. Elle a déjà résisté à un éboulis et à un ensevelissement de pierres. Un motard extraterrestre bleu est debout à côté de sa navette.

La gorge plissée relie deux mondes : le provençal et l'alpin car au-delà le paysage est plus austère, avec des roches carbonifères et des conifères sombres. Le cairn d'Andy Goldsworthy marque le passage de l'un à l'autre.

*La trace grise n'est
Qu'un filet d'eau ; l'orage
Et elle dévaste.*

Site de Feissal.

« Si un jour tu vois qu'une pierre te sourit iras-tu le dire ? » (Guillevic)

Peut-être les pierres d'angle burinées du futur refuge de Mounescot ont souri

Peut-être ont-elles senti qu'elles seraient dans le projet d'Andy Goldsworthy

J'ai imaginé le petit bois avec des entrées de lumière

Les clairières avec des marcheurs nouveaux moines des Monges

Peut-être les maisons abandonnées de Feissal ont souri aux photographes

Peut-être le projet avorté de la « maison pierre » sourit-il au rêveur.

*Vu crottes de loup
Poils et os de mange-tout
Ouh on a peur !*

Le vieil Esclangon.

Serpent arc-en-ciel, vu sous une grotte d'Australie, anneaux rouges, anneaux rocher.

Surgi de la terre plate pour créer les montagnes bleues, les terres rouges, les rivières grises, tu as ensuite demandé aux animaux, aux

humains de sortir du centre de la terre. Pour vivre dans le respect, sans tenter personne.

Tch wa ho wa
To wa ke

A Esclangon ta tête absente entre dans la terre pour la féconder mais ta progéniture sera jugée maléfique. Alors dans une éruption tu te craquelles comme si tu faisais la mue. Depuis tu cristallises les peurs physiques, les fantasmes des humains. Peur de la piquûre, de l'intrusion. Peur du venin inoculé dans le sang noir.

Kong ko won ko won
Ko won ko won kon

Deux fenêtres Est et Ouest, la cheminée en face : renforcé par les cheveux des Dignois, le serpent danse au soleil, avec le feu. Il traverse la Terre maternelle et ressort aux antipodes : il est un eucalyptus nouveau. Les termites le creusent ; il attend le vieil aborigène qui le coupera. Il sera un didgeridoo en ré.

Sous la peinture du serpent arc-en-ciel, un ancien joue du didgeridoo.

Ditaro ditaro drilow
Ditita dahitaro dahirlow

*Fin de bivouac
Douze trous dans l'herbe
Les sacs sèchent.*

Col de l'Escuichière.

Les veines blanches de calcite sur calcaire noir, comme les lignes de vie de l'homme debout, ont transformé le mur du maçon en œuvre. Traces du « flot d'eau dans la pierre », coulées de lait d'un sein abondant ou flux tellurique dans le brut de la matière, reliant la terre au cosmos. Dehors, sur le mur, des totems précaires d'inconnus célèbrent une cérémonie enfouie dans les gènes.

*« Je suis dans tout ce qui vit »
En lettres d'or
Dans la fontaine d'Esclangon.
(Herman de Vries)*

La Rivière du temps au musée Gassendi de Digne.

Le temps des ancêtres s'écoule dans mes veines d'airain inéluctablement. On ne peut l'arrêter. On ne peut que capter l'éphémère de la boule de neige de *Snow house* emprisonnée entre les ardoises. Elle va fondre, les ardoises dureront leur temps. Devant moi danseuses et danseurs d'Anne Chopinot évoluent puis s'immobilisent. En fait ils dansaient en 1999 ; à cet instant, le film de leur représentation passe. Parfois je vois l'œuvre d'Andy Goldsworthy en arrière-plan puis plus. En fait la caméra filmant la représentation de 1999 ne s'est plus arrêtée sur elle. La boule de neige est encore dans mon champ de vision mais elle a fondu depuis longtemps. Même le temps géologique n'est qu'un repère ; il fuit comme un serpent sans tête. Le coq décapité s'immobilise après quelques secondes.

*L'araignée descend
Le rappel puis remonte
Le fil du temps.*

Les bains thermaux à Digne.

Le bâtiment s'ouvre par un disque noir sur un cône de galets. Dans les coins deux sièges en pierre blanche invitent à la méditation. On pense à un sanctuaire néolithique célébrant la course du soleil mais une ancienne voie romaine passe près de là. Lien avec le passé, ses chemins, les habitations et leurs occupants. Andy Goldsworthy aurait voulu que le passant apporte sa pierre à l'édifice ; près de là, j'ai vu un âne en pierres posées sur les marnes noires. Je pense à l'auge abreuvoir dans le village de mon enfance, aujourd'hui à sec. Je vois encore les vaches courir comme des gnous vers le point d'eau. Je vois les sillons bien parallèles et le soc de charrue retourné dans l'ornière du temps. La main négative, signature du maçon dans un mur de la ferme. Les grandes roues du râteau faneur rouillé tournées vers le soleil comme des tournesols ouverts.

*Tombe du chien
Os balle déposés
Il est Pharaon.*

Germain Rehlinger

Le poteau des écouteurs

Déjà septembre... disaient les parents.

Ce jour-là, un peu avant la rentrée des classes, je décide d'accompagner mon père au grand jardin en lisière de forêt. Je suis une grande, j'entre au « cours élémentaire ».

huit ans...
envie de se situer
dans le monde

Chemin des loups, assise sur le guidon du vélo, je regarde venir à moi la forêt, habillée de jaune, de vert, de rouille. L'odeur des foin coupés dans le nez, j'avance sur le vélo.

telle un cornac sur son éléphant...

Au sol, l'ombre du vélo et de son attelage, deux têtes en surplomb lèchent les herbes molles du talus. « Tu vois, me dit-il, soudain, dans ce chemin, on se croirait chez moi à Chanteloup. Les soirs d'hivers, quand les champs sont noirs de nuit, on imite le loup en hurlant dans les paumes de nos mains. Nos ombres s'allongent et grimpent sur le gros clocher de Corps-nuds pour attraper la lune et chasser les fantômes dans les fossés. »

Hou ! Hou ! Hou !
« loup garou de Chanteloup »
as-tu des dents ! »

Le vélo roule sur l'ombre de la forêt.

Après quelques mètres sous les premiers arbres, voilà le Poteau des Écouteurs, avec ses pancartes indicatrices. L'on tourne à droite dans le layon forestier. Je jubile, en laissant derrière moi les gros arbres inertes en bord de chemin. La voie s'ouvre sur la petite sente en pente vers le jardin. D'un coup d'œil, je visionne le potager. « Du soleil ! »

haricots à rame
fruitiers et potirons
alanguis de soleil

Je zigzague entre les peupliers. Autour des citrouilles, pour m'asseoir finalement sur le banc du jardin.

croquer une poire.

Et, pourtant, l'ennui me rattrape. J'arpente le jardin comme une âme en peine. Mon ombre me précède, elle se défile à droite, à gauche. S'allonge sous mon pied.

Lui-même une ombre. Ballotté d'incertitudes.

Mes questions restent sans réponse.

ses papotages
tra la la tra la lère
avec Maisonneuve

La forêt grignote du terrain. Les cimes des peupliers oscillent dans le soleil lourd de fin d'après-midi. L'idée coule en moi comme une cuillère de miel, le chemin de bois...

Je remonte petit à petit le terrain, il ne se doute de rien. Je prends mon élan, franchis le grillage et remonte jusque sur le layon. J'entreprends ma chevauchée fantastique. Le chemin serpente entre les arbres. Je cours plus vite que mes jambes, plus fort que mon souffle.

à perdre haleine
échapper aux momies
..... statufiées

A chaque détour du chemin, les arbres se font plus menaçants,

monstrueux. Le chemin rétrécit. Au loin, j'entends un coucou.

d'abord en sourdine
son chant halète jusqu'au fond
de mes oreilles

Le vent souffle. La coupe des arbres se referme sur moi. Je m'accroche à chaque tournant. Le vent s'amplifie, une précipitation feuillue s'abat sur moi, des tourbillons me ceignent les chevilles, les poignets, le corps.

des menottes
dans un no man's land
un pic vert...

Un lièvre détale, ses oreilles aussi hautes que le sous-bois. Autour de moi, plus rien n'est humain. Je m'arrête, pantelante. Plus rien que la raclée monstrueuse du vent déchaîné. Déstabilisée, je descends, tant bien que mal les quelques mètres vers la clairière. Derrière moi, des layons s'enfoncent loin dans la forêt. Engloutissent mon regard à force de fixer... l'issue, l'échappatoire. Comme la biche coincée contre le tas de bois, j'entends les cors hurler. Rouges, les jaquettes des cavaliers. Pieds dans les étriers... Ils foncent sur moi...

Je descends, tant bien que mal les quelques mètres vers la clairière. La queue blanche d'un lapin disparaît

rafale tournoyante
les pancartes grincent
à faire crier l'herbe

Les feuilles rousses s'accrochent aux dernières mousses, raclent les troncs. Je me remets en marche, habitée d'un vide immense. Secouée d'inconnus.

A l'ombre du soir et dans la rage du vent

Quelques paroles entendues plus tôt me font frissonner.

Hou ! Hou ! Hou !
« loup garou de Chanteloup »
montre tes dents !

Dans le crépuscule, je vais où vont mes pas.

Claire Gardien

Une terre de ciel

(extrait d'un récit – haïbun - sur l'Uttaranchal, dans l'Inde du Nord-Est)

Le soir tombe sans verdict.

Dans les contreforts des himalayes, les nuits et les jours se succèdent suspendus au fil d'une éternité sans nom : l'aube frémit des profondeurs abyssales de la nuit, tandis que le soir enhardi d'espace et de soleil se précipite dans la pénombre. Jusqu'à sa base ultime, toute chose semble reposer sur une autre.

Ah ! piquetée
d'une stridulation d'insectes,
la jeune lune

Les pins vertigineux se dressent remplis des forces chtoniennes de la terre et semblent, comme autant de traits de l'arc de Shiva, prendre le ciel pour cible ! Et le ciel, déchiré, dentelé, spiralé ou écartelé montre sous ses plis de nouvelles bribes d'infini...

Ombres bleues se nourrissant les unes des autres, les lignes de crête rampent à l'image du serpent de la Création Shéshe qui démultiplie ses anneaux. N'annoncent-elles pas sous la profusion de leurs méandres des murailles infranchissables ? Ne révèlent-elles pas les portes d'un ciel à portée de main ?

Les Himalayas ?
Une goutte de lumière
faite de ciel et d'arbres

Des oiseaux de brume
emportent le soleil –
vagues voix humaines

Soudain, l'air semble contenu dans une vibration initiale : le son d'une conque absorbe l'espace jusqu'au moindre brin d'herbe. S'élève-t-il d'une clairière où sommeille quelque temple ? La nuit dépêche-t-elle un avatar de Vishnou pour célébrer le mystère de la création ?

Il est vrai que la Bhagavad Gîta fait annoncer par la conque de Krishna une victoire assurée contre les forces du Mal sur le célèbre champ de bataille de Kurukshetra. L'impulsion originelle qui baratte l'univers pour éveiller l'Homme à sa part d'éternité est ponctuée, au pied des plus hautes montagnes du monde, par la musique et le chant. C'est à l'aube, au zénith et au crépuscule de chaque jour que l'allégresse est à son comble.

Forêt de pins –
dans les gouttes de pluie cristalline
les voix des bergères

Et pour biffer d'un trait définitif ce jour qui ne sera jamais plus, un banc de perruches vert jaune s'envole d'un manguier. Dans une bourrasque de sons aigus, elles disparaissent annonçant d'autres relais sonores :

Dernières lueurs –
au chant des grillons les pins
effleurent la lune

Déjà souveraine, la nuit enveloppe les forêts, les villages et le cri des singes. Deux ou trois d'entre eux font un raffut sur des toits de taules. Cavalcade : on se poursuit, fuit, se bat, s'épouille peut-être.

Les premières gouttes de pluie de mousson s'égrènent. Celle-ci a commencé il y a une dizaine de jours. Il ne s'agit pour l'heure que d'une averse. Les grillons, mémoire vivante de la conque nocturne, mêlent leur sonate à l'odeur d'encens. Leur ligne musicale est faite de plusieurs morceaux d'un caractère et d'un mouvement variés.

Le chant des insectes
vient-il des plants de thé
ou de la lune ?

Sous l'astre blanc, les voix de la Terre se fondent. Dans les montagnes sacrées du toit du monde, le moindre souffle de vent est une musique céleste lestée de sucs et d'humus. Je respire à grands traits la nuit himalayenne. Les ruisseaux près des vergers en contrebas accélèrent leur course pour alimenter la rivière. A nouveau, les précipitations !

Mousson en montagne –
Scandé par le cri des singes
le bruit de la pluie

Je reste éveillé une partie de la nuit à écouter des sons purs. Parfois, les étoiles se faufilent dans une trouée de nuages. Je reconnais Vénus, généreuse et ronde. Le jour en gestation saura tirer le meilleur de la nuit : sa profondeur, sa concentration et son repos. Mon sommeil est bercé par la voûte céleste qui semble emplir le cottage. Une odeur de fruits sauvages flotte à l'orée de mes rêves...

J'ouvre les yeux : une mélodie s'échappe d'un vallon. Le petit matin se fraie un passage.

Temple de Shiva –
La saillie d'un taureau
déchire la brume

Les pluies de mousson se sont estompées. Le ciel est lavé de la mémoire même des saisons ! L'aube, dans les contreforts des hautes montagnes, s'étire en lambeaux de sons et de couleurs.

Déjà,

Le chant des grillons
soulève les pins du sol –
écharpes de brume

Après un bol d'eau chaude aux grains de cumin et quelques gouttes de citron, je pars marcher sur une piste qui longe une courbe de niveaux à même vergers et forêts.

Les pins des flancs Nord et Ouest atteignent une cinquantaine de mètres de hauteur. A la fois robustes et gracieux, ils s'élancent, rectilignes, et percent le ciel pour s'abreuver de sa lumière. Leur secret tient dans leur faculté à puiser des entrailles de la terre une manne souterraine. Doués d'intelligence altimontaine, ces arbres sont un cosmos : ils forment un tout et relient ciel et terre. Par et à travers leur tronc, la terre semble se rassembler dans une douce verticalité, et le ciel s'incliner avec révérence.

Parfois des traînées de brume s'attardent sur des cimes, et dans une émulsion d'air et de rosée se mêlent aux premières senteurs. Manguiers, châtaigniers, abricotiers, théiers et autres essences subtropicales des flancs Sud distillent leurs sucres gorgés de nuit.

Les sommets de neige
murmurent dans un ruisseau
au pied des pins

Cul rouge et poitrail blanc
dans la brume de montagne
ah ! les singes

De bonne heure, les primates jouent dans les conifères. Des petits se chamaillent et feignent le pugilat : ils s'attrapent, se tirent, se bousculent, se piétinent, s'ignorent pour mieux se rouler au sol et dans des cris et des

grognelements de contentement, s'immobilisent. Leste, un mâle grimpe le long du câble d'un pont suspendu et me regarde passer, tête en bas. Soudain à l'horizon émerge un glacier. Sa masse cristalline est un miroir aux facettes en creux et convexes. S'y reflète un monde inversé et s'y dévoilent comme sur un lac des images oscillantes. Le soleil y darde des feux poudreux.

Les bruits des vastes vallées se dissipent un instant absorbés par le sommet blanc. Les singes mêmes semblent plus calmes. Les oiseaux, virevoltant d'arbres en arbres dans l'ivresse de la fraîcheur se tiennent cois.

C'est un silence chiffré qui sourd quelques minutes des éléments ; un silence de soie grise qui joue avec la brise.

Issu de l'étoffe indistincte de ce matin de brume, un sourd et puissant bruit de conque se répand en ondes concentriques. Et comme par écho entre deux nuages rouges,

toujours plus haut
un aigle tournoie fauve et noir,
soleil en pâture

Je longe des plantations de thé où s'affairent trois femmes. Courbées dans leur sari couleur feu, elles ressemblent à des vestales de la Nuit que le soleil exsude. Leurs gestes lents et empreints de grâce élargissent l'espace autour d'elles. Sentinelles vivantes d'un monde immaculé, elles expriment plénitude et volupté premières.

Sont-elles les apparitions divines que le Dêvî-Mâhâtmya décrit comme autant de manifestations qui créent, maintiennent, dissolvent, organisent et illuminent le monde ? Elles sont, tout simplement. Elles sont la Femme.

Réduisant la montagne
à un point ah ! ces grillons –
Chant de mousson

Le jour est bien avancé. Insectes et oiseaux fêtent l'essentiel de l'instant : se nourrir, voler et chanter. Je m'en retourne. Un petit déjeuner de biscuits au blé complet agrémenté de thé à la cardamome et au gingembre sera auspiceux !

J'emprunte des chemins vicinaux et au détour d'un hameau entends un bruit rythmé : sous le ciel gris-bleu devant des murs décrépis, des lavandières battent le linge.

Chai chai crie un homme
dans la rue – les singes sautent
de toits en toits

Je savoure mon repas aux épices en lisant la Bahvrichâ Upanishad. Un singe sur le toit m'observe, tête à l'envers. Nous nous fixons dans les yeux. Ses mimiques sont fort proches de celles de l'humain... non dégrossi. C'est un mélange de ruse, de malice, d'insouciance, d'espièglerie, de curiosité, de courroux retenu, d'imprévisibilité... Belle allégorie pour désigner la nature instable et primesautière du mental !

La Bahvrichâ Upanishad met en avant la notion d'Energie cosmique et divine personnifiée en une Figure féminine. Elle est, en tant que Shakti, la puissance de manifestation de l'Absolu. Régnant sur la Nature entière et essence de la Conscience, du Verbe, du Son et de la Parole, Elle est souveraine de tous les mondes.

Le texte, sous la forme d'un hymne et d'une célébration, nous apprend que développer la Shakti en nous, c'est recouvrer sa véritable identité : le Sat-Chit-Ananda : l'Être, la Conscience, la Félicité.

Tandis que je lis sur la terrasse, le singe longe nonchalamment la rambarde du balcon et une fois à ma hauteur dérobe un paquet de biscuits sur la table. Quelle célérité ! J'éclate de rire.

Je retrouverai l'étui vide devant ma porte en rentrant le soir...

Je passe un moment de l'après-midi à visiter une bourgade de montagne, Bageshwar. J'apprends qu'elle fût un passage sur le périple de la route de la soie. Je retiens l'aspect rustique de ses maisons aux ocres jaunes ou rouges et parfois bleus pétrole. Les balcons en saillies des premiers étages et les rez-de-chaussée avec leurs étales lui confèrent une ambiance d'antan. Dans les rues étroites, on se déplace avec lenteur ; les regards sont vifs et pénétrants.

Au croisement de deux rues, une femme se lave dans une fontaine en conservant son sari qui, mouillé, souligne des formes toutes en courbes.

Ciel de mousson –
le cri d'un paon cisaille
le chant du muezzin

Un peu à l'extérieur du gros village, un banian attire mon attention. Les racines adventives de cet arbre montent à la verticale et les branches ploient pour se planter en terre. Un arbre dont les racines pointent vers le haut et les branches vers le bas est un arbre inversé !

Au pied des manguiers
des chars à bœufs laboure
le ciel gris noir

En Inde, de nombreux textes védiques nous renvoient au fait que le monde sensible n'est qu'un reflet réel, certes, mais évanescent. Et ce reflet, un peu comme une ombre fugitive, émane d'une Forme substantielle qui lui est antérieure...

Je me rends à nouveau à plus haute altitude, vers 2500 mètres, pour visiter les ruines d'un temple shivaïte. La jeep vire bien sur la route tortueuse où nous croisons des camions peinturlurés. De temps à autre, nous dépassons des femmes sur les bas-côtés. Elles portent sur la tête des bottes de foin ou des fagots de bois. Elles glissent sur le sol plus qu'elles ne marchent. Leur déhanchement et port de tête altier leur confère une allure noble.

Nous parvenons aux ruines. Elles sont édifiées sur un promontoire naturel et jouxtent des lignes de crête délimitant l'Est de l'Ouest. Un lingam de schiste impressionnant de densité se dresse, sobre et puissant. La forêt qui s'étend sur des dizaines de milliers d'hectares est une réserve de tigres sauvages. Le mutisme des insectes surprend. Le silence des arbres ravit. Et ce silence intense et immatériel murmure un son imperceptible. Parfois, le vol d'un oiseau qu'on entend plus qu'on ne voit ponctue le chant du ciel : un frou frou d'ailes zèbre l'air et les cieux en sont plus vastes !

La lune à l'Est et le soleil à l'Ouest mêlent leur flux comme si la première se sacrifiait pour le second, et le Feu pour l'Eau... L'espace, d'un rouge aux affres de l'immense, rapproche les astres et les séparent.

A contre-jour, les ruines devenues tertre de lumière et de sang s'érigent un peu plus haut.

Le soir tombe sans verdict. (...)

Olivier Walter



Annie ALBESPY

dans la verrière
je prends le soleil
les lézards aussi

brouillard de juin
le coq en vain
appelle le soleil

Micheline BOLAND

Petit jour d'automne,
La souris grise se cache
~ Un chat dans la brume

Tant de feuilles mortes
Dispersées au jardin
~ La lune voilée

Marc BONNETTO

Où suis-je ?
Coup de tonnerre
Dans le ciel étoilé

Une fleur inconnue
Au milieu des gravats
Et le monde agonise

Brigitte BRIATTE

gypse, quartz ou schiste
tous leurs feux dans mes yeux !
la falaise gronde

à perte de dunes
le long du rivage
mes pas, enfouis

Marie-France BRUNELLE

crépuscule gris -
deux grands hérons s'envolent
du terrain de golf

un éclair roux
traverse la pelouse
le chat à ses trousses

Maryse CHADAY

le bruit de mes pas
faisant chuter les fleurs
des cistes - je m'arrête

suivre des yeux un insecte
... puis un oiseau ...
... puis un nuage ...

Annick DANDEVILLE

A grands cris vivants
claque la blancheur des mouettes...
au-dessus des tombes.

L'ombre de l'oiseau
palpite sur le mur blanc –
mes pensées s'envolent...

Janine DEMANCE

sous le cerisier
la première feuille jaunie
le vent a tourné

Nathalie DHENIN

Je suis du regard
Des pétales dans le vent
j'aperçois l'automne

Hélène DUC

Trois chaises vides
réchauffées par la lumière
des cerisiers

L'enfant fait ses dents -
les perce-neige
dehors

Véronique DUTREIX

le vent
rattrape le soleil
sur les orges

langueur au jardin
le seringat
traîne son parfum

Patrick FETU

Course à la noisette
Les écureuils en maraude
Font des provisions.

Premières froideurs
Les raisins luisent au soleil
L'heure du sécateur !

Damien GABRIELS

l'ombre du soir franchit
la crête de la colline -
un vol d'hirondelles

pommier en bourgeons -
la mésange et le soleil
se posent un instant

Claire GARDIEN

orage sec
la course éperdue du lièvre
sous la branche

coulée de boue
à flanc de collines - la main
du berger tremble

Nicole GREMION

Fermant les yeux
Je cueille son parfum mauve
- L'iris de Suze -

Glissant sur le monde
l'escargot enroule en lui-même
sa mélancolie.

Un pommier fourbu
dépose à terre ses branches
chargées d'hiers.

Roland HALBERT

Après la tempête,
ce poisson perché sur l'arbre !
Et le cœur qui coule.

Dans l'enroulement
d'une coquille d'escargot :
un anticyclone !

Marie-Noëlle HOPITAL

Allée de cyprès
cimetière de Provence...
Dormir au soleil.

Sylvie LAVOIE

Les mésanges arrivent
Aux mangeoires d'oiseaux
Me frôlent l'épaule

Alain LEGOIN

les feuilles frémissent
bruit d'une pluie fine
qui ne mouille pas

la pie des ajoncs
à l'ombre du rhodo - hop!
un morceau de pain

Alain MOTY

Même volets fermés
La lune rentre dans la maison
Pour s'y inviter.

Froid matin d'école
A travers une fenêtre
Une main levée

Elise PAGES-FEUILLADE

L'air
La terre et la mer
L'oiseau trait d'union

Keith A. SIMMONDS

une biche timide
de grosses larmes aux yeux :
le chasseur baisse son arme

Patrick SOMPROU

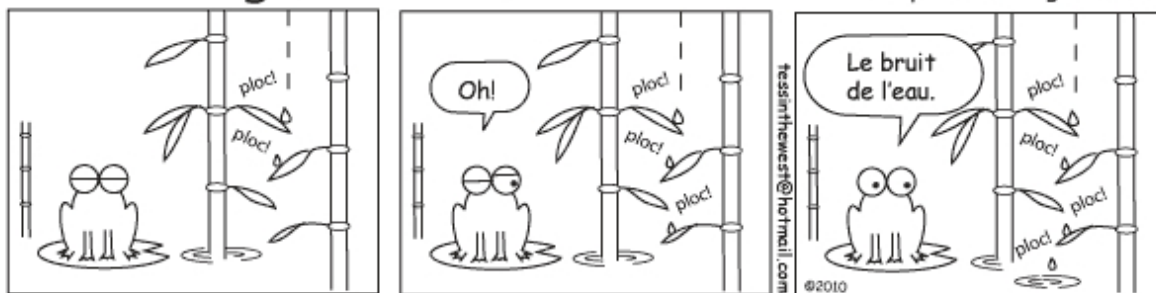
Pluie permanente -
L'escargot surpris noyé
Dans la bassine

Maria TIRENESCU

Dans le pommier
un nid de mésange -
aucun oiseau

Vieil Étang par Jessica Tremblay

<http://vieiletang.voila.net>



Instants choisis

Fermant les yeux
Je cueille son parfum mauve
- L'iris de Suze -

Nicole Gremion

Ce tercet est d'une beauté immédiate et simple, de cette beauté qui laisse une trace et non une preuve...

Une cellule odoriférante subtilise tout un monde ! Cellule invisible qui baisse les paupières pour se faire connaître ; fragrance fugitive qui ouvre dans l'intime de l'être l'intime de sa chair.

Sur le velours d'une fleur palpite une narine ; dans la fraîcheur de l'expérience se croisent couleurs, odeurs et sons : entend-t-on le froissement d'un pétale dans la senteur en suspension ? Et dans la fragrance dérobée qui s'offre en couleur, se révèle-t-il un son ?

Sans être défloré, le cœur de l'iris et ses grandes fleurs mauves livrent leur volupté ; dans un souffle imperceptible, une saveur olfactive exhale son innocence.

Cet instant fugace est une fête des sens dont l'évanescence est point d'éternité...

Au fond, c'est une couleur qui est cueillie dans la lumière d'un parfum !

Et les paupières closes sur l'iris révèlent à l'œil intérieur ivresse et suavité... Les sens se répondent dans le silence. Avant tout entendement la fleur nous enivre .

Jusqu'au troisième vers, nous sommes aux aguets : quelle est donc cette chose qui se cueille l'œil clos en ne se cueillant pas, sans nous dire son nom ?

En outre, ce haïku est musical. Les assonances sont délicieuses et résonnent là, dans le jardin de la délectation et du recueillement.

Olivier Walter

Marc BONNETTO

Pommiers fleuris
Route enneigée
Il n'y a plus de saisons !

Lampe-tempête
Amoureusement grillés
Les papillons dans nos assiettes

Un bousier
Sous la lune
Et le monde a un sens

Annick DANDEVILLE

Le guide à la main
sur les chemins balisés...
où sont les routards ?

La tête de l'arbre
regarde le ciel, sans voir
ce que fait son pied.

Hélène DUC

Soutenant l'aïeule
entre chaque pas
les oiseaux

Heure du coucher -
la luciole compare sa pointure
à la mienne

Sur la porte battante
un oiseau
immobile

Véronique DUTREIX

ma vieille chienne
un pétale de rose
sur le nez
résistance
d'une tique dévissée
sur ma cheville

Patrick FETU

Il scrute le ciel
Malgré ses paupières lourdes
Le dernier soleil.

Damien GABRIELS

son jardinet
soigneusement dés herbé
... autour des coquelicots

retour des hirondelles -
ni les journaux ni la télé
n'en ont dit un mot

assis sur le seuil
- partageant le silence
du laurier rose

Roland HALBERT

Zone protégée :
ne pas jeter de mésanges
aux arbres en cage !

Mer d'hydrocarbures -
le goéland englué
lance un S.O.S.

Elise PAGES-FEUILLADE

Un galet
La terre et la mer
Dans ma poche

Une balançoire
Le vent s'y prélasse
Les enfants ont grandi

Au bout de mes doigts
Un chaton de saule
Nos racines dans la terre

Christophe ROHU

Sortie sur la côte
Bonnes sœurs en virée
tous voiles dehors

Allongé sur la plage
C'est la première fois
que je regarde un nuage

Keith A. SIMMONDS

un vent espiègle
soulève sa robe légère ...
éclats de rire

grippe porcine ...
deux jeunes mariés
portant leurs masques

Patrick SOMPROU

Saison après saison
De plus en plus entêtante
L'odeur sucrée du temps

Les herbes du temps-
Y murmurent les plaintes
des amoureux déçus

Fleuve sans âge
Sans bruit sur son reflet
L'araignée d'eau patine

Nous avons reçu 80 haïku de 28 auteurs et avons retenu 38 tercets.
Nous avons reçu 35 senryû de 12 auteurs et avons retenu 26 tercets.
La répartition des haïku et des senryu dans leur rubrique respective relève du choix des auteurs.

Un galet
La terre et la mer
Dans ma poche

Elise Pagès-Feuillade

Il est des haïku ou des senryû dont la polysémie est un condensé de sens. S'il fallait les personnifier ou les métaphoriser, ils s'apparenteraient à une mappemonde : un globe ouvert sur toutes les directions convergeant vers un seul point ; une rotondité parfaite où la dérive des continents répond à une seule force.

Celui-ci, à l'interface du haïku et du senryû renferme un abîme. Sa simplicité déconcerte ! Il a tout à la fois le lisse et le rugueux, le poli et le brut du galet.

Si l'on retire articles, préposition et adjectif possessif, il nous reste quatre noms dont les trois premiers, galet, terre et mer, renvoient à la substance minérale, océane, et à la vastitude. Le dernier, poche, est l'indice de la présence de l'Homme dans un ensemble – la poche étant elle-même l'infime part d'un habit. Ce mot est ici le gage de l'intime dans l'immensité.

La combinaison des images prend corps. L'alchimie du verbe est agissante.

On pense au « paletot idéal » et aux « poches crevées » de ma bohème de Rimbaud. Et au-delà, ce senryû nous convie à un songe en éveil : son pouvoir d'évocation confine à l'invocation : ne célèbre-t-il pas dans la densité minérale l'intensité d'un cosmos ? Il est troublant qu'un indéfini galet concentre la terre et la mer. Il est vertigineux que les grains ténus

d'un galet s'ouvre sur un infini sans nom, dans le clair-obscur d'une poche...

Et « ma poche », au centre éperdu de cet indéfini localisé devient le point de ralliement. « Ma poche » devient le puits sans fond de ces lieux sans mesure.

C'est l'histoire de la Terre et de l'Homme qui chante dans ce tercet ; l'histoire d'un vaste espace qui rentre et sort de la couture d'une robe...

Olivier Walter



Bashô¹

la bise d'hiver
à travers la forêt de cèdres
aiguise les rocs

grandiose
le bruit de la grêle
sur mon chapeau en cyprès

pluie de printemps
deux feuilles ont jailli
d'une graine d'aubergine

un bref moment
au-dessus des fleurs
la lune nocturne

de moines et de liserons
combien a-t-il vu mourir
ce pin vénérable ?

une lune vive
pourtant les cimes des arbres
retiennent la pluie

tombée d'un brin d'herbe
elle s'envole à nouveau –
ah ! la luciole

¹ Bashô, à Kyoto rêvant de Kyoto, Moundarren
Bashô, Cent onze Haïku, Verdier

Ploc; la revue du haïku
Ce numéro a été conçu et réalisé par
Olivier Walter

© 2010, l'Association pour la promotion du haïku & les auteurs
Les auteurs sont seuls responsables de leurs textes.
Photo de couverture © Jaroslav Machacek - Fotolia.com

Diffusion à 1100 exemplaires.
Tirage papier : Conceptlaser à Essey les Nancy ou Thebookedition.com à Lille

ISSN 2100-1871
Dépôt légal : Octobre 2010

Prix : 8.00 € pour la version papier
Version web gratuite



Directeur de publication : Dominique Chipot